

en temps
s la chambre.
r double»
endre. Parfois
er le temps.
t à la surface.
eux Chagrin

Coeur double

Mai 2006, numéro 46

DANS MA CHUTE À L'AMOUR



Dans ma chute à l'amour

CŒUR DOUBLE, numéro 46, mai 2006
Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec) H2X 1X6

CŒUR DOUBLE est une publication du CANIF,
le Centre d'animation de français du cégep du
Vieux Montréal.
© Tous droits réservés.

Dépôt légal : mars 1991
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Éditique : Communications CVM (28892)
Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de CŒUR DOUBLE est accessible sur
Internet : www.cvm.qc.ca

Renseignements :
le CANIF, (514) 982-3437, poste 2164

Illustration : Maxime Hébert

Canif

LA F  **NDATION**
du cégep du Vieux Montréal

Je ne sais plus quand cette idée s'est installée dans ma tête. Depuis, j'arrive plus à la déloger cette idée qui me répète que la littérature, tous ces mots, tout le papier (vous voyez ce que je veux dire), c'est juste pour essayer d'y comprendre quelque chose à cette vie qui nous est tombée dessus. Ça doit aussi tenir à cet étonnement grandissant de vivre ! C'est inouï, qui aurait cru ça, nous vivons, avec toutes ces possibilités de vies en nous, tous ces destins parmi lesquels choisir ! Mais entre vous et moi, qu'est-ce qu'on y comprend ?

Prenons rien qu'un coup de foudre entre deux humains. Ce serait dû à l'attirance de deux inconscients ? À l'empreinte d'un visage de notre enfance qu'on retrouverait chez l'autre ? À notre nez et aux odeurs de l'autre ? Ou, plus savant encore, aux phéromones, ces parfums chimiques et inodores de nos glandes, qui décideraient de nos tempêtes dans la poitrine ?

Et dans cette vie comme un palais des glaces, comme un brouillard, comme une ivresse prolongée (vous voyez ce que je veux dire), il faudra prendre tout ce qui nous aidera, des mots, une main.

Richard Lachance
Professeur

Catherine Gagné

Double dec : Sciences de la nature et sciences humaines

Envers et contre tout

Sa canne heurta la chaise d'un coup sec. Elle s'y assit, replia son bâton d'un geste habituel et attendit. Tout autour d'elle, elle entendait des gens arriver prudemment. L'inévitable isolement permanent dans lequel la plongeait sa condition l'affligeait moins ici, parmi les siens.

Un pas attira son attention. Plus déterminé que les autres, il résonnait sourdement dans la salle. Par la vague lourdeur du pas, elle en déduisit qu'il s'agissait d'un homme. Celui-ci prit place près d'elle. Elle n'y aurait pas pris garde si ce n'était de la riche odeur épicée qui lui parvint. Elle se tourna vers lui, comme si elle avait pu le voir. Un chaud parfum, mélange inattendu de terre, de cannelle, de sueur et de shampoing, éveilla en elle un léger trouble. bercée par cette sensation olfactive inédite, il lui sembla que ce monde oublié, auquel elle avait dû renoncer à cause de son handicap, était de nouveau à sa portée.

Tout à coup, quelque chose effleura sa jambe. Étonnée, elle baissa prestement la main et ses doigts s'enfoncèrent dans une épaisse fourrure canine. Son chien. Ils étaient donc à ce point semblables. Elle allait retirer sa main lorsqu'une autre se referma sur la sienne. Un infime tressaillement lui indiqua que son propriétaire était aussi surpris qu'elle. Cependant, loin de lui relâcher la main, il la retourna, intrigué, et parcourut de ses doigts les surfaces creuses, lisses ou courbes de sa paume. Émue, elle frissonna. Les battements de son cœur s'accéléraient. Et s'il arrivait à les sentir ? Malgré tout, la caresse se prolongea. Quelque part, quelqu'un se mit à parler, mais le son ne semblait pas parvenir jusqu'à elle.

Soudain, comme s'ils s'en étaient donné le signal, leurs mains se quittèrent et allèrent se déposer sur le visage de l'autre. Un nez aquilin, des pommettes rondes, aucun détail n'échappait à leurs doigts experts. On eut dit qu'ils tentaient avidement de percevoir le vécu de l'autre à travers la moindre callosité. La douceur d'une joue était pour eux un regard, le gonflement d'une lèvre, un sourire. Insatiables, les sens en éveil, ils étaient bouleversés. Envers et contre tout, ils s'étaient trouvés.

Élise Voisine
Arts plastiques

Vision trouble

Avant, il y avait la nuit. Puis, une fois, je vis la lumière surgir dans l'ampoule incandescente de la lampe neuve posée sur le buffet, et cela me fit ressentir un choc incroyable. Dans mes yeux globuleux, des milliers de petites images de lampe allumée m'éblouirent complètement l'esprit ; je savais que c'était fini, qu'il n'y avait plus de retour en arrière possible, et je pressentais déjà le tragique de cette situation nouvelle. Ahurie, je zigzaguais vers la source de ce trouble. Plus rien ne comptait à présent, excepté ce rayonnement adoré d'une intensité de 60 watts : la plus belle apparition que j'ai contemplée dans ma courte existence. Je me cognai de plein fouet contre le globe de verre, et voulus m'excuser ; je devais paraître bien impolie, moi qui espérais que l'ampoule électrique partageât mes sentiments... Quelle honte ! Ce soleil artificiel me toisait d'un air impassible : était-ce du mépris ? Ma confusion augmentait, j'aurais voulu m'enfuir, d'autant plus que les ailes étaient en train de me brûler. Pourtant, j'étais franchement incapable de quitter du regard cette lumière, et dus me résoudre à tourner autour, éperdue. Que faire, que dire ? Les lampes avaient-elles été envoyées sur terre pour rendre aux mouches la vie impossible ? Il fallut un certain temps avant que je ne me rende compte d'une autre présence que la sienne. C'était un monstrueux exemplaire du *7 Jours* qui frappait à l'aveuglette. On voulait du mal à ma lampe ! Je ne comprenais pas pourquoi, ou plutôt si : c'était sûrement la jalousie... Sans réfléchir (mais il n'y avait de toute façon rien d'autre à faire), je me posai sur l'abat-jour, prête à défendre de ma vie l'être aimé. Sans doute notre rencontre devait-elle nécessairement mener à ce genre d'issue fatale et, à bien y penser, la mouche complètement transformée que j'étais ne se sentait pas malheureuse lorsque frappa le magazine vengeur et que je vis briller le dernier éclair lumineux.

Jennifer Hay-Sabourin

Arts plastiques

Jobardise

J'ai mal. Mes oreilles bourdonnent. Un cercle se forme autour de moi. Je n'ai plus froid, juste mal. Mes yeux s'affolent et fouillent les visages, recherchent de l'aide. J'ai mal. Je commence à avoir conscience de mes mains plaquées contre mon visage pour le protéger, mais j'ai déjà mal. Quelqu'un s'agenouille à mes côtés. Il met une main sur mon épaule et me parle. Mes yeux le regardent un instant ; non, la regardent. Une professeure. J'ai mal. Je ne contrôle plus mes jambes. Couchée sur le côté, mes jambes courent encore. Je ne réponds pas aux questions, je n'arrive pas à en comprendre le sens. Une foule m'entoure, je les regarde en silence. Je crois que je pleure, mais ma vision est claire. Je cherche là, dans la foule, un être qui m'aidera vraiment. Mes yeux courent sur cette mer de visages. Ils percutent alors *le sien*. Il me regarde avec douleur, sensible à ma détresse. Le vent d'automne fait virevolter ses cheveux bruns. Je respire un peu mieux. Je reste silencieuse et le fixe désespérément. Mes jambes se calment un peu. Ses yeux ressemblent à deux fleurs fanées, sa peau semble lumineuse. Des feuilles mortes recouvrent son gilet. Il frissonne. J'ai mal, mais je n'y pense plus. La femme m'appelle encore, mais je n'y prête pas attention. Ses lèvres closes témoignent de son inquiétude. Je sens ma douleur devenir plus locale ; je crois que j'ai besoin d'un médecin. Lui, s'avance un peu. Ses mains tremblent. Lui aussi doit avoir froid. La femme lui dit de reculer, que j'ai besoin d'air. J'essaie de parler, mes lèvres remuent sans bruit. Mon prénom m'est répété sans cesse, mais je ne peux détacher mes yeux des siens. Tous ces mots que j'aimerais lui murmurer, lui écrire, toutes ces idées dont j'aimerais discuter, tous ces plans qui se forment et dont il est le thème. Est-ce la douleur qui me fait divaguer ? Est-ce l'amour ? Est-ce la peur ? Ses traits fondent. J'essaie de m'asseoir ; la professeure me tient, il l'aide. Il sent bon. Sa peau est chaude. Je murmure : « Je t'aime ». Il me regarde avec tendresse. Je me sens si bien. Je ne pleure plus. Il me sourit. Il me dit que tout va bien aller, qu'il est là. Il me parle d'éternité. Il me parle d'amour, me dit que c'est réciproque. On dirait qu'il pleut des feuilles. Il me dit qu'il ne m'oubliera jamais. J'ai peur, mais je n'ai plus mal. J'ai de plus en plus froid. Je l'aime, il m'aime. J'ai envie de le crier, mais la force me manque. Des gens m'enlèvent de ses bras, me couchent. Je roule loin de lui. Des lumières brillent, je respire de l'oxygène. Il a dit que c'est réciproque.

Lydia Vary

Techniques d'éducation spécialisée

Le soldat inconnu

Elle était en train de lui changer son vieux pansement tout souillé, celui que ses compatriotes avaient réussi à faire entre deux bombardements. Il revenait du front, où il venait d'être atteint au ventre par une balle perdue de l'ennemi. L'infirmière qui s'occupait de lui était de service depuis dix-huit heures. Elle ne pouvait pas partir tant la guerre faisait des ravages. C'était un de ses nombreux patients qui, par moments de lucidité, lui disait qu'elle ressemblait à sa femme. Habituellement, elle passait outre à ces petits commentaires, mais cette fois-ci elle fut troublée. La voix était chaude et suave malgré la souffrance que l'on pouvait lire sur son visage. Son corps dégageait un petit quelque chose qui la mettait à l'envers. Mais où est-ce qu'elle l'avait connu ? Ses souvenirs étaient vagues sur ce sujet. Elle passa à un autre patient qui venait d'arriver. Tout le temps qu'elle prodiguait des soins aux autres malades, elle ne cessa jamais de penser à l'homme blessé au ventre.

Une fois la guerre terminée, l'infirmière retourna dans son pays triste et dévasté. Elle retourna à son appartement qui avait eu la chance de ne pas avoir été touché par tous les bombardements. Une fois reposée, elle recommença à penser à l'homme qui l'avait troublée vers la fin de la guerre. Mais qui était ce bel inconnu ? Était-il toujours vivant ? Comment allait-il ? Toutes ces questions restaient sans réponses, car elle ne reverrait jamais plus cet homme si mystérieux. Mais les jours passèrent et elle se mit à rêver qu'elle le rencontrait au coin de la rue ou qu'il arrivait en habit militaire avec des fleurs pour la remercier de ce qu'elle avait fait pour lui. Plus le temps passait, plus cette obsession se changeait en désir. Elle était tombée en amour avec l'homme blessé au ventre. Elle fit des recherches pour le retrouver, mais toutes les archives avaient été détruites ou perdues.

Un beau jour de printemps, elle reçut une lettre officielle de l'armée française qui lui annonçait la mort de son père, à la suite d'une complication quelconque. Elle fut surprise d'apprendre la mort de son père. Elle avait été élevée dans un orphelinat et n'avait jamais connu ses parents. Elle décida d'aller voir ce père avant sa mise en terre. Elle mit de côté les recherches pour retrouver son amoureux mystérieux.

À l'hôpital militaire, un petit sergent la mena auprès du corps de son père. Elle était anxieuse et apeurée de découvrir ce visage. Le sergent éclaira la pièce et, au moment même où elle aperçut le corps, elle reconnut l'homme qui lui avait dit vers la fin de la guerre qu'elle ressemblait à sa femme. Elle était tombée amoureuse de son propre père.

Shawn Thompson

Arts et lettres – profil communication

Comme les choses existent fort aujourd'hui

J'ai ton amour dans le cœur
Il s'étend
S'éparpille
Il irradie le désordre que je porte
En moi
Il s'assèche
Déjà
Vapeurs d'atmosphère
Et je me sens
Tomber du haut de la falaise
De l'amour
Car l'amour est une chute
Oui
Une chute
Et le vertige m'emporte
Sur ses ailes
Où il n'y a qu'une inconsistance des choses
Et je m'appuie
Je dérive
Le froissement de l'univers me parvient en sourdine
Fixé dans l'anémique substance
Oh
Néant trop-plein
Je n'envoie pas la main
Je me noie
En moi
Lourd débris
D'une mélancolie cristallisante et figée
Comme imprimée sur une rétine trop blanche
J'ai ton amour dans les yeux
Qui miroite et larmoie
Il modifie ma fibre optique

Je vois
La beauté inhérente
De l'amour à deux
De la mort à deux
Il dit vrai ce fou
La relativité du temps se démontre
Un battement de cils
A franchi
L'éternité
Des lèvres humides
Ont repeigné
Le petit monde colorié
Des hommes
Comme les choses existent fort aujourd'hui
Je les sens exister
Comme des entités bien distinctes
Qui vivent, respirent
Et châtient
Tous mes sens sont en éveil
Sexuel
Ils se multiplient à chaque seconde
Ah
Oui
Les choses existent si fort aujourd'hui
Et je tombe toujours
Dans ma chute à l'amour
Ou peut-être
Que je monte
Oui
Je monte
À l'envers
Soulevée par ta caresse

Oh
Néant trop-plein
Je n'envoie pas la main
Je me noie
En moi
Les paupières se ferment
Refuge fidèle
Eh
Bien
Je le garde pour toi
Comme une stèle
Je l'entretiens
J'y dépose des fleurs
Des lis blancs
Sous mes paupières
Exhalent
Tour à tour
L'Agonie et l'Amour
Et ça illumine partout
Le vertige m'emporte
Sur ses ailes
Une lumière inconnue
Laisse un blanc
Magnifique
Sillage de fleurs
Et
Quand je ferme les yeux
Je meurs

Laura Beauchamp-Gauvin

Sciences de la nature

Littéralement amoureux

Il se souvenait très bien de leur première rencontre. Lui, si jeune et naïf et elle, si belle, élégante et gracieuse. Il l'avait tout de suite aimée. Depuis, il l'apercevait tous les jours et, à chacun de ces jours, il se délectait de sa lointaine présence. Il la découvrait peu à peu — ses habitudes, son caractère, ses passions — et plus il la connaissait, plus elle l'envoûtait. La seule vue de ses cheveux de feu faisait accélérer les battements de son cœur. Il connaissait par cœur chaque trait de son visage adoré. Il y avait vu passer la joie, la tristesse, la colère et la peur, le sourire, les larmes et le temps. Il la connaissait presque depuis toujours. C'est pourquoi chaque matin il se réveillait avec toujours cet espoir au fond du cœur, cet espoir qui ne vous lâche jamais et qui vous tient accroché de toute votre âme à quelque chose, même si vous la savez irréaliste ou impossible. Il savait qu'elle ne prendrait jamais conscience de son existence, serait-il un homme tout puissant, avec tout le pouvoir et l'argent du monde, elle ne saurait jamais qu'il respirait. Malgré cela, il continuait de l'admirer tous les jours. Il savait qu'elle en aimait un autre ; il en était fou de jalousie. Il essayait de devenir chaque jour un peu plus comme cet autre homme ; ainsi, il aurait la satisfaction de se savoir pareil à lui. Il pourrait ainsi croire que c'était lui qu'elle aimait et non pas cet « autre » comme il l'appelait. Il lisait beaucoup ; il voulait être cultivé, pouvoir lui parler de théâtre, de musique et de cinéma, de politique ou de science. Il achetait souvent de nouveaux vêtements ; il connaissait ses goûts par cœur, il pouvait prédire ce qu'elle aimerait ou pas. Il projetait des rencontres, imaginait des rendez-vous et construisait des conversations, mais il savait que tout cela était inutile. C'est pourquoi, chaque soir, il se couchait avec l'âme en peine. Il refermait ensuite avec douceur les pages usées où elle l'attendrait jusqu'au lendemain.

Stéphanie Gibeault

Design d'intérieur

Destins

« C'était Mario Tremblay pour la circulation au 119.5 Rythme FM ! » Toujours cette même voix agressive. Toujours au même poste, à la même heure et sur le même pont. Toujours coincé dans ce même bouchon au volant de mon unique voiture. Cette semaine débute comme toutes les autres, ma mauvaise humeur en plus.

Rien ne pouvait me faire sourire ce matin. Le sort semblait s'acharner sur moi ! Je me suis d'abord levé une heure en retard, chose tout à fait inhabituelle chez moi. Là, j'ai constaté que la femme de ménage n'avait ni fait les courses ni lavé mon linge sale. Dépourvu de déjeuner et de vestons propres, j'ai donc dû me rendre au café du coin vêtu d'un vieil habit qui m'enlevait toute trace de professionnalisme. En sortant, une dame me bouscule, me faisant renverser tout le contenu de ma tasse sur mon vieux veston sale ! Je m'étais vraiment levé du pied gauche ce matin... Mais je ne l'avais pas encore aperçue.

Elle était là, juste dans la voiture voisine, prisonnière tout comme moi de la circulation. À mon grand étonnement, elle semblait ravie d'être obligée de perdre son temps. En l'observant attentivement, je me rendis compte qu'elle remuait discrètement les lèvres, fredonnant probablement sa chanson préférée. Sa chevelure d'un blond caramel suivait le rythme de sa tête, qui se dandinait au son de la musique. Malgré la forte odeur de café qui régnait dans mon véhicule, on aurait dit que je pouvais sentir son parfum... Ses mains, posées sur son volant rose, et garnies de bijoux de toutes sortes, suivaient la cadence proposée par la chanson. J'étais entièrement subjugué par cette belle inconnue. Tout le noir dans mon esprit s'était envolé à la vue de ce soleil si brillant.

La distance qui nous séparait me laissait deviner le reste de son corps. Elle avait sûrement de grandes jambes élancées, parties du corps, chez une femme, la plus sensuelle à mon avis. Juste à l'idée de sentir sa peau si douce contre mon vieux corps d'homme ridé me fit tressaillir. Je la désirais tant tout d'un coup ! Je me soulageai de ma main droite. Une jeune rose de son âge devait sans aucun doute se rendre à une première entrevue ; une vieille ordure comme moi allait annoncer à son patron qu'il n'y avait plus que six mois avant sa retraite...

Patrick Leblanc

Arts et lettres – langues

L'estacade

Les lignes suivantes racontent l'histoire de ce qui fut sûrement l'amour le plus court qu'il n'y ait jamais eu. Non pas parce qu'il manquait de force ou de sincérité, mais à cause de la situation toute particulière qui a fait que je me suis éteinte quelques secondes après être tombée en amour. Cela faisait quelques jours que je m'étais décidée et j'étais là, au-dessus de l'eau, sur les garde-fous de l'estacade, au moment décisif. Je respirais pour la dernière fois l'air de ce monde corrompu : finalement, j'allais être libre. J'ai sauté, le dos au fleuve et le visage vers le ciel, ma destination ultime. Probablement qu'une cycliste qui passait m'avait vue grimper le garde-fou, car elle était là, jeune et belle, les yeux pleins d'horreur, à me regarder tomber. Ma chute ne dura que quelques secondes, mais elle m'a semblé durer toute une vie. Cet ange, qui me regardait, m'aimait, c'était visible au plus creux de l'abîme de ses yeux verts. Cette fille, qui ne me connaissait même pas, m'aimait. La seule personne qui m'ait aimée dans ma vie m'a connue seulement le temps d'une chute depuis le bord d'un pont. Tout mon amour pour elle culminait en moi, m'enveloppant d'un bonheur sans pareil. La force de notre amour venait me protéger du vent cruel qui me mordait le visage, nous forgions un lien pour qu'elle puisse me retrouver dans l'au-delà quand son heure viendrait. Je suis morte aimant et aimée ; le seul moment où je me suis sentie bien dans ma peau est celui où elle se déchirait au contact des flots.

Benjamin Bergeron-Proulx

Maroquinerie

Le temps d'un éclair

Antoine était en voyage à New York. Son travail de manutentionnaire ne lui laissait que deux semaines de congé. Il avait donc décidé, puisqu'il n'avait jamais visité New York, de mettre à profit ce court répit. Ainsi, en deux semaines, il avait visité les principaux attraits touristiques de la ville. À la fin de la dernière journée de ses vacances, il avait gravi l'Empire State Building, point culminant de sa visite à New York. Seule ombre au tableau de ce séjour, jusqu'à maintenant emballant, l'orage qui s'était formé au fil des jours menaçait de gâcher l'enchantement.

Lorsqu'il déboucha hors de l'ascenseur, de grands vents lui fouettèrent le visage, l'obligeant à plisser les yeux pour voir. Il redécouvrit alors les nuages au-dessus de la ville. Au loin, vers l'horizon, une bande encore plus noire se détachait sur ce fond sombre. Tout en observant la ville de cette hauteur, il promena son regard sur les rares visiteurs qui, comme lui, avaient osé braver la tempête. C'est alors qu'il l'aperçut. Elle était accoudée à la balustrade et résistait tant bien que mal au vent qui la poussait sans toutefois la mettre en danger. Ses longs cheveux dorés semblaient miroiter malgré la pénombre. Sa position inclinée pour mieux résister au vent ne laissait rien deviner de son visage excepté la courbe de sa joue. Son manteau plaqué contre elle révélait la ligne de sa hanche, de sa jambe, de son bras, de son flanc et de sa poitrine. Pendant un moment il la regarda, attentif à ses moindres mouvements. Un sentiment montait en lui, grandissait et l'envahissait, suscitant un extrême bonheur. Il succombait. Son cœur battait la chamade, sa respiration se faisait rapide et profonde. Il n'en pouvait plus ; il fit un pas dans sa direction, et elle se retourna. Il vit son visage. Il était plus radieux que tout ce qu'il avait vu jusqu'alors. Ses lèvres rouges, ses joues roses, son menton arrondi, ses longs cils noirs, ses grands yeux violets, tout lui semblait parfait.

Son cœur, déjà paniqué, palpita de plus belle. Il la fixa, la dévorant des yeux. Il lui sembla qu'elle s'illuminait d'une lumière blanche irréelle et que l'air l'entourant s'emplissait de la même clarté. Il la but des yeux, se désaltérant à grandes lampées, s'abreuvant à même son incomparable beauté, nageant dans l'océan de sa perfection. Cet instant lui parut une éternité durant laquelle il la contempla à loisir dans tout son être. Il sut alors qu'il était amoureux et que cet amour était le plus grand qu'il ait jamais vécu.

Il voulut lui déclarer son amour sur-le-champ, avec les plus beaux mots que son âme pouvait contenir à ce moment. Il se sentait confiant, le vent complice le poussait vers elle. Il fit un autre pas dans sa direction. Subitement, une lumière apparut du ciel et la femme s'effondra. Le vent tomba, le tonnerre retentit. L'orage se calma, satisfait d'avoir anéanti d'un coup de foudre l'enchantement.

Évelyne Beaulieu

Session transition

Un coup de foudre intellectuel

Je n'ai jamais pris l'habitude d'étudier à la bibliothèque. En fait, je n'ai jamais vraiment pris l'habitude d'étudier. Cette journée était la dernière avant l'examen final et je ne trouvais aucun endroit tranquille où réviser mes notes de cours. Sans réfléchir, je me suis dirigée vers la bibliothèque en me disant que ce serait probablement le moins pire des endroits pour étudier.

En entrant, je balayai du regard les fauteuils, tous occupés vu la fin de la session ; alors je me dirigeai vers les tables. L'une d'entre elles attira mon attention plus que les autres. Je m'y assis délicatement afin de ne pas déranger le jeune homme qui s'y trouvait. Il leva tout de même les yeux de ses cahiers pour m'esquisser un sourire. Je détournai très vite le regard, sentant mes jambes se ramollir et ma gorge se resserrer. Puis, j'ouvris mon cahier comme si je m'apprêtais à étudier. Évidemment, ma concentration était à zéro, ma respiration beaucoup trop rapide et mes muscles excessivement tendus.

Je fis semblant de lire pendant près de trente minutes, tournant les pages du cahier une fois de temps en temps. En vérité, je le fixais, lui, Christopher. C'est ce qui était inscrit sur un de ses livres. Je prenais bien soin de regarder ailleurs chaque fois qu'il me regardait, comme ont tendance à le faire les inconnus qui s'attirent. C'était amusant de l'observer en cachette. Il n'était pas très grand, il avait les yeux bruns, une légère barbe tout à fait sexy et un sourire absolument charmant. Ce n'était pas du tout le genre de gars qui attire mon attention normalement, mais la force d'attraction qu'il avait sur moi me fit perdre l'esprit. Incapable d'entamer une conversation (de peur de bégayer) et déroutée par l'euphorie et les palpitations que le simple regard qu'il m'avait lancé il y a trente minutes me faisait subir, je décidai d'aller à la salle de bain pour essayer de me ressaisir.

À mon retour, Christopher avait disparu. Les remords s'emparèrent immédiatement de moi : j'aurais dû lui adresser la parole. Puis, laissant tomber ma tête sur mon cahier, j'eus le souffle coupé alors que j'aperçus un bout de papier orange sur lequel il était inscrit : « Appelle-moi, 555-2489, Christopher ». C'est ce jour-là, précisément, que je pris l'habitude d'étudier à la bibliothèque.

Tamara Messiaen

Arts plastiques

Teodora

J'observais l'entrée du café depuis une bonne trentaine de secondes déjà ; je ne pouvais me décider à ouvrir la porte. J'étais fébrile. Je pris une grande respiration et m'engouffrai à l'intérieur, puis allai m'installer à la table que j'occupais d'habitude.

Je n'y travaillais que la fin de semaine, mais j'avais pris l'habitude de m'y rendre après les cours. J'y passais parfois des soirées entières, absorbée dans mes livres, en espérant la voir. Elle sourit et m'envoya la main lorsqu'elle m'aperçut, puis elle disparut derrière le comptoir. Je l'entendais chanter tout bas et me laissais bercer par sa voix.

Son accent laissait transparaître des origines slaves, bien que son français fût plus qu'impeccable. Je fermais les yeux et l'imaginai étendue dans un pré quelque part en Roumanie, vêtue d'une robe en tissu léger. Je la dessinai continuellement dans mes pensées, semaine après semaine.

Je ne sais pas si c'est le cliquetis de la tasse qu'elle déposa sur la table près de moi qui me tira de mes songes en premier, ou la douce brûlure de ses bras contre ma taille et de son menton sur mon épaule. J'arrêtai momentanément de respirer. J'avais la conviction de me noyer, d'être au fond de l'océan sans aucun espoir de pouvoir rejoindre la surface.

J'abandonnai mes travaux pour pouvoir goûter à ses yeux couleur de miel et à ses cheveux d'ébène. J'aurais voulu lui parler de la force qu'elle m'insufflait, lui dire que je serais prête à la suivre au bout du monde. J'aurais voulu lui dire que je l'aimais, mais cela n'était pas nécessaire. Après des années à travailler ici, je savais que c'était par leur sourire et leurs mains et leurs yeux que les serveuses communiquaient.

N'importe quelle personne la croisant dans la rue l'aurait trouvée ravissante. Pour moi, c'était ici, dans ce bistro un peu trop poussiéreux, où régnait une douce odeur de tabac, qu'elle était l'incarnation même de la beauté, vêtue d'un tablier noir imprégné de relents de cannelle et de café brûlé.

Jean-Pierre Vaillancourt

Animation 3D et synthèse d'images

La Berlinoise

Le train s'arrêta et je mis, pour la première fois, le pied à Berlin. Cette grande ville, qui m'était à ce jour inconnue me faisait sentir tout petit. Je tentai de sortir ma carte de l'endroit, flanqué de ma maladresse et de mes trois valises. Bien sûr, puisque rien ne peut aller comme nous le souhaitons, j'échappai une valise et tout son contenu se déversa sur le quai de la gare. À peine arrivé, je m'étais déjà couvert de ridicule. Au moment où je me penchai pour ramasser mes effets, une odeur parvint à mon nez. Celle-ci m'était inconnue, mais étrangement familière. Je ne pus faire autrement que d'arrêter ce que je faisais pour prendre une bouffée de cette odeur, qui, plus agréable que le doux parfum d'un bouquet de lilas, me fit oublier le malaise que je ressentais auparavant. C'est alors que j'entendis une femme murmurer à mon oreille des sons qui m'étaient étrangers. Je me levai et me tournai vers la voix. Je ne sais pourquoi, mais un sentiment étrange me poussa à répondre : « Moi aussi », de la même manière dont je l'aurais dit à une femme que je comprends. Ne sachant quoi me répondre, elle me fit un sourire. Je restai figé, mon visage gelé et mes yeux pris au piège de son sourire. Un bruit de course me sortit de ce regard ; je me retournai et vis un homme, courant à toute vitesse avec mes valises. La femme me bouscula en courant rejoindre l'homme. Je venais tout juste de me faire voler par la plus somptueuse et belle femme du monde. Je restai là, dépouillé, le sourire au visage.

Marie-Anne Lauzon-Miron

Arts et lettres – profil communication

Qu'est-ce que j'en sais au fond ?

C'est comme si je le voyais pour la première fois. Ah oui, ça peut paraître cliché : eh bien, tant pis, ça l'est. Je ne m'empêcherai pas de vivre sous prétexte que c'est du déjà vu ou que mes actions manquent d'originalité. « Comme la première fois » ; mais peut-être sont-ce là les mauvais mots ? Je devrais peut-être dire que c'était une révélation. Oh, rien de divin ou du même domaine ; de pousser trop loin m'en enlèverait le goût. Une simple révélation, un éclair, une vision différente, qui se cachait à l'intérieur de moi. Probablement à l'intérieur de lui aussi puisqu'il me semble être regardée différemment tout à coup. Soit j'étais aveugle, soit j'étais stupide, ou encore peut-être étions-nous jusque-là totalement indifférents l'un à l'autre ? Toujours est-il que, bon, voilà le résultat : ... Qu'est-ce au juste ? Suis-je réellement en amour ? Ou peut-être n'est-ce que cette envie irrésistible d'aimer ? Non pas pour vrai, mais simplement par principe ? Parce que je le veux ? Alors comment saurais-je si c'est un véritable sentiment, sachant que je ne l'ai jamais expérimenté ? Toutes ces questions vont me rendre folle. Quoique je le sois déjà : je suis folle de lui ! Oh ! je sais, encore une fois, je sombre dans le cliché... Peu importe. Voilà, la crainte prend le dessus. Si je m'imaginai des choses ? Peut-être est-ce simplement moi qui veux voir ce que je vois dans ses yeux ? Probablement. Ce serait trop facile, trop beau. La vie n'est pas comme ça. Pourtant, qu'est-ce que j'en sais au fond ? Très peu de choses. Jusqu'à maintenant, je ne connaissais même pas l'amour. Considérant, bien évidemment, que cette fois c'en est. Alors pourquoi ne m'en suis-je pas aperçu avant ? Je dois bien le connaître depuis plus d'un an. C'est aujourd'hui que ça m'est tombé dessus, d'un coup. D'un coup ? Ah ! Ah ! Ah ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Un coup de foudre à retardement ? Voilà que je ne sais même plus si j'y crois ; tout cela est trop ridicule. Pourquoi ? Probablement parce que j'ai peur de me prendre au sérieux. Je n'en peux plus de tout ce raisonnement... Tiens, pourquoi ne pas m'arrêter, tout simplement ? Parce que j'en suis incapable.

Catherine Charbonneau

Arts et lettres – profil communication

Le vent, bien sûr

C'était l'après-midi, vers deux heures si je me rappelle bien. Je devais retrouver une amie au centre-ville. Il faisait beau, mais l'air était plutôt froid. En fait, le vent était si puissant qu'il me donnait l'incessante impression d'avoir une couche de glace sur le visage. C'est pourquoi je me dirigeais d'un pas pressé vers le métro.

Entourée de plusieurs spécimens plutôt étranges de la race humaine, j'attendais patiemment sur le quai du métro qu'une fenêtre de wagon vienne s'arrêter devant moi pour me permettre de replacer cette chevelure que je sentais légèrement dépeignée. Le vent, bien sûr. J'aperçus alors, non loin de moi, un jeune homme dans la vingtaine. Il ne se démarquait pas, mais dans mon éternelle quête de l'Amour, tous les jeunes hommes dans la vingtaine ont du potentiel. Je redressai mon dos et relevai donc la tête fièrement pour avoir l'air sûre de moi. Le train souterrain s'étant stationné dans toute sa puissance sonore, j'entrai dans un wagon et m'assis sur un siège solitaire pour handicapé. Le jeune homme, qui devait logiquement entrer dans le wagon précédent, apparut devant moi et s'assit sur le siège face au mien. J'espérais qu'il ne remarquerait pas mes cheveux ébouriffés que j'avais oublié de remodeler. Pour sembler à la fois occupée et ouverte à la conversation, je sortis un livre de mon sac que je me mis à lire d'un œil absent. Il me regardait. Le jeune homme, bien sûr. Il était grand, assez joli et peut-être mon futur mari. Comme je suis toujours dans ma recherche de l'Amour, à cet instant, il était évident qu'il avait changé de wagon pour moi. Quand on a les « hormones dans le tapis », on s'imagine toujours que tous les garçons nous trouvent de leur goût. J'étais certaine alors que c'était le cas, car il ne cessait de me dévisager, ce qui ne me déplaisait pas. Il m'aimait, j'en étais sûre. J'exagère peut-être un peu, mais je sentais qu'il se passait quelque chose. Vingt minutes plus tard, particulièrement déçue que mon Roméo ne m'ait pas encore adressé la parole, je me préparais à sortir lorsque je vis mon reflet dans le plexiglas de la fenêtre du métro. Mes cheveux étaient beaux, mais vous savez, lorsqu'il fait trop froid à l'extérieur, notre peau gèle et on ne ressent plus rien. En fait, pendant tout le trajet, j'avais été victime de cette énorme morve qui maintenant me narguait, bien au chaud en dessous de mon nez. Mais le pire était à venir. Sans mouchoir, je n'avais pour dernier recours que mon gant, avec lequel je m'essuyai discrètement. Du coin de l'œil, j'observai mon « mec », qui, tapi dans un coin, riait dans son foulard. Humiliation totale. Arrivée à la bonne station, je m'enfuis d'un pas rapide jusqu'à ce qu'il me rattrape...

Catherine Thouin

Joaillerie

Mais ne dit-on pas ?

Cette histoire débute par une belle journée d'automne dans une rue bondée. Trop absorbée dans ses idées, Via marche sans regarder devant elle. Nécro est, lui aussi, concentré sur ses pensées et ne regarde pas où il met les pieds. Bien sûr, ce qui doit se passer arrive : ils se foncent dedans. Confus, ils lèvent la tête pour s'excuser, mais les excuses ne passent pas leurs lèvres, ils sont hypnotisés l'un par l'autre. Pour eux, le temps s'est arrêté de tourner, mais autour d'eux tout va à cent à l'heure. Nécro et Via restent immobiles et silencieux, leurs cœurs battent si fort que tous peuvent les entendre. Après de longues minutes, Nécro brise le silence en disant : « Je me présente, Nécro. Désolé de t'avoir bousculée tout à l'heure, j'étais absorbé par mes idées noires. Au fait, je suis la mort. » Surprise par cet aveu, elle sourit et répond : « Je suis Via et j'étais moi aussi absorbée par mes pensées, mais moi, je suis la vie. » Nécro se met à rire en même temps que Via : la mort et la vie qui sont amoureux l'un de l'autre, c'est assez paradoxal, mais ne dit-on pas aussi que les contraires s'attirent ? Lorsque leurs rires se sont calmés, les nouveaux tourtereaux marchent, main dans la main, dans une foule d'inconnus trop pressés pour s'apercevoir que la mort est passée tout près d'eux. Ils se racontent leurs vies, les yeux dans les yeux.

Catherine Boutin

Design de présentation

L'amertume du café

Intraitable, aigre, déplaisant, asocial, tyran, dictateur, pénible, inaccessible, capricieux, insolent, pervers, égoïste, indifférent, insensible, ingrat, haineux, malveillant, charlatan, imposteur, répugnant, révolté, solitaire, grossier... C'est ce que l'on pensait de cet homme. Tout le monde dans le quartier savait qui il était, mais bien peu le connaissait. Tous les jours, l'homme, petit, maigrichon, tiré à quatre épingles, entra dans le petit café du coin, et cria son : « **Un sucre, un lait!** » Il s'attablait à la table du fond pour y lire son journal tout en posant de petits regards sournois sur les gens qui entraient et sortaient. Le carrousel des clients était souvent le même. Toutefois, un matin du mois de mai, alors que déjà on avait peine à respirer par cette chaleur incroyable, on sentait qu'un événement étrange était pour se produire. Le timbre de la cloche de la porte sonnait sans arrêt au café. Dans une ambiance cacophonique, les gens se regardaient avec un air anxieux, s'attendant à un incident. C'est alors qu'il entra et cria : « **Un sucre, un lait!** ». Ce fut sans succès. La dame, dos au comptoir, ne s'en occupait point. Il répéta donc avec un ton impatient : « **Un café!** » Toujours rien. Comme si la dame ne comprenait pas ou plutôt ne voulait pas comprendre. L'homme en question se mit à l'examiner : grande, mince, bien proportionnée, cheveux châtain, avec une démarche nonchalante, il s'agissait sans doute d'une nouvelle. Personne ne l'avait affronté auparavant. Alors, qui donc était cette femme ? En même temps qu'il recommença sa phrase : « **Un caf...** », elle se retourna. Bouche bée devant une beauté à couper le souffle, il la dévorait des yeux. Son regard, ses longs cils, ses yeux vert pur, son petit nez retroussé, son sourire... qui avait soudainement disparu. Se pourrait-il qu'il ait ... ? Un coup de foudre ? Chez cet homme dégouté à la simple vue d'un couple, lui qui se réjouissait des malheurs des autres ? Impossible ! Puis une petite voix se fit entendre : « C'est donc vous ! » Elle le regardait sans intérêt, mâchouillant sa gomme. Hélas, la seule personne pour qui il éprouvait un sentiment le détestait déjà.

Julie-Noël Martel

Animation 3D et synthèse d'images

Simplement belle

J'avais toujours été de ces garçons pour qui être aimé fut facile. Je possédais ce qu'il fallait pour attirer : mon apparence, mes paroles, mes mouvements, tout chez moi semblait attirer les filles. Aussi, n'ai-je jamais eu de mal à me trouver la compagne qui me semblait parfaite. Les conquêtes qui me convenaient étaient souvent des canons de la mode, des demoiselles en plastique à qui plusieurs heures étaient nécessaires chaque matin pour se sentir en confiance sous leurs nombreuses épaisseurs chimiques. Durant mes innombrables recherches amoureuses, jamais je n'avais pensé pouvoir tomber en amour avec ce *genre de fille*. Je fus, sans aucun doute, le premier surpris et, pour la première fois de ma vie, je me retrouvai totalement désarmé face au sexe opposé.

Elle était tout simplement appuyée sur ses genoux repliés. La tête ballottante, les cheveux libres sur son visage, elle était simple... et d'autant plus belle. Ses yeux brillants suivaient avec une attention des plus intenses le déroulement de sa lecture. Un vieux roman, comme ceux que je n'oserais regarder, était perché au bout de son long bras. Et sa bouche ! Elle avait des lèvres des plus naturelles, sans artifice, des lèvres humaines comme je n'en avais jamais vu. Des lèvres excitées, qui riaient, souriaient et s'étiraient à chaque nouveau passage. J'étais tombé sous le charme de toute sa simplicité féminine. J'aurais pu la contempler des heures sans jamais me lasser. J'étais sidéré. Juste l'observer, regarder comment son fin nez s'écartait parfois quand une émotion était trop forte, la voir soupirer en se penchant un peu plus, voir, voir et revoir ses lèvres si émues par cette œuvre me donnait plus d'émotions que le corps dénudé d'une belle artificielle.

Jamais je n'ai osé avouer à quiconque cet amour inattendu. Moi qui n'avais toujours aimé que les plus belles, j'avais succombé pour la fille la plus normale. Je fus charmé par l'apparence naturelle d'une belle sans beauté. Il m'arrive parfois aujourd'hui, en touchant d'une fausse tendresse une jolie demoiselle, de chercher sur son corps, dans ses actes et surtout dans ses lèvres, un peu de chaleur vivante. Avec une lueur d'espoir d'y revoir cette particule de vie que j'avais vue en Elle. Ce fut sans doute une punition pour celui qui a trop été aimé sans jamais aimer. Moi, le beau charmeur si expérimenté, ne pus rien faire de mieux que de l'observer s'éloigner, par la fenêtre sale de l'autobus.

Valérie Goulet

Techniques d'intervention en loisir

Prochaine station

« Station Bonaventure ». J'entre dans le métro. Il est 7 h 15 et c'est l'heure de pointe. Je suis donc prise en sandwich et dois rester debout, car il n'y a plus de siège. Le matin, je suis toujours bien concentrée sur ma musique. Je suis dans ma bulle. « Prochaine station, Square-Victoria ». Je me dis que, ce matin, tous les usagers de ce transport l'utilisent en même temps. « Station Square-Victoria ». Le métro s'arrête. Des gens entrent et sortent. D'un petit coup d'œil, je vois un charmant jeune homme aux yeux bleus, aux cheveux blonds ; il est grand et dégage un léger parfum. Il entre dans le métro et se place debout à ma gauche. Nos regards se croisent. Je fais comme si rien ne s'était produit. « Prochaine station, Place-d'Armes ». Dans le reflet des portes vitrées et refermées, je le regarde attentivement. Il est si beau. Nos regards se croisent à nouveau et un sourire s'y glisse, mais il y a une présence de timidité. Je sens l'appréciation de sa part et j'ai l'impression de me noyer dans l'océan bleu de ses yeux. « Station Place-d'Armes ». Quelques personnes entrent par notre porte et décident de se mettre entre nous. Nous nous cherchons du regard. Après quelques secondes de recherche, nos yeux ne se lâchent plus. Ils parlent pour nous. Un simple regard veut tout dire. « Prochaine station, Berri-UQAM ». La prochaine station est ma destination. À présent, je n'espère qu'une seule chose : que nos destinations se croisent. Je suis tellement pendue à son regard que je suis incapable de placer un seul mot, et c'est la même chose pour lui. C'est bizarre, mais je n'ai qu'une seule envie, c'est d'aller directement dans ses bras. « Station Berri-UQAM ». Une hésitation vient soudainement s'emparer de moi, mais je dois sortir. Je me décide. En sortant, j'arrête devant la porte du wagon, me retourne. Les portes se ferment, on ne se quitte pas des yeux à travers la porte vitrée, et ce, jusqu'au moment où le métro l'emporte. Voilà ! Peut-être que c'était l'homme de ma vie, et il m'a filé entre les doigts.

Émilie Lalonde

Technique d'éducation spécialisée

L'amour au seuil de la psychiatrie

Le désespoir peut lier des êtres à jamais. Il peut aussi rendre fou.
Il peut même faire les deux à la fois.

Lorsqu'on est atteint par cette sensibilité,
on ressent et on perçoit, d'une façon à la fois claire et confuse,
toute l'intensité de la vie.

Mon ami, car il n'était qu'un ami avant cela, avait, comme moi,
un mal de vivre.

Je le savais, car je le ressentais.

Donc, je me suis mise à lui parler de la vie.

Drogée par mon intérieur, je comprenais tout.

Lui, drogué par l'amour, il me comprenait.

Il me comprenait tellement que j'en étais enivrée.

C'est de cette ivresse que j'ai appris
qu'on vivait pour mourir, qu'on vivait pour aimer.

Qu'on vivait pour mourir d'amour !

C'était foutu ! J'allais mourir avec lui. C'était ainsi...

Puis,

l'insomnie, la folie, la noirceur...

Perdue à jamais. Emportée par tout l'univers.

Où suis-je ? Qui suis-je ?

Mensonge ! Docteur ? menteur !

Qu'un songe...

Hôpital. Chambre blanche. Médicament. Jaquette bleue.

Il est venu à l'hôpital. Il est venu me voir.
On s'est assis sur le canapé sans parler.
C'est naturellement dans ses bras que je me suis réfugiée.
C'est dans la chaleur de ses bras que tout a ralenti,
que tout s'est enfin calmé.
C'est dans ce refuge que j'ai à nouveau espéré.
Je vais sortir. Je vais renaître. Je vais revivre...
Lorsqu'il est parti, il m'a dit tout bas à l'oreille :
« Je t'aime ! »
J'en suis restée troublée, car c'est à ce moment-là
que j'ai compris où mon délire a commencé.
Lorsqu'on est atteint de cette fragilité,
on ressent et on perçoit, d'une façon claire et pourtant confuse,
toute la profondeur de ces
trois mots...

Ève Monfils

Graphisme

Tentatrice

Je me promenais dans la rue en me disant que le destin allait bien finir par me frapper, ce salaud de destin qui ne fait que nous mettre des embûches tout au long de notre vie. Je me suis donc levé la tête pour le maudire et c'est là que j'aperçus cette affiche lumineuse : « Salon du Plaisir ». Je ne sais pas si c'est la musique lascive ou bien le désir de dégourdir certaines parties de mon corps, mais je me suis laissé aller à monter ces marches poussiéreuses pour me rendre à cette porte où le vice m'attendait. Lorsque la porte s'ouvrit, je la vis, telle Seadda*, cette femme au regard félin caché sous un amas de maquillage. Elle me séduisait avec ses gestes obscènes et son petit déshabillé affriolant. Malgré ce que le portier pouvait me dire, mon attention n'était pas sur lui. Tel un loup dévorant l'agneau des yeux avant l'attaque, je payai mon entrée et me dirigeai vers elle, Natacha. C'est comme ça qu'elle s'appelait. Ce n'était sûrement pas son vrai nom, mais j'aimais le croire. J'aimais croire que tout ce qu'elle pouvait me dire était vrai. Elle m'entraîna vers une chambre que je ne pourrais décrire, car mes yeux ne voyaient qu'elle. Une fois la porte fermée, elle m'invita à me dévêtir et à la caresser à ma volonté. Pris d'une chaleur soudaine, que je voulais extirper de moi, je bondis sur elle, comme un puceau à sa première expérience, et savourai chaque parcelle de cette peau douce et invitante, allant de ses petits seins matures jusqu'à ses fesses un peu molles. Je pensais que j'étais unique, qu'elle n'était qu'à moi ; mais je savais bien que plusieurs avant moi étaient aussi tombés sous le charme de cette fille de joie. Soudain, ma passion pour elle jaillit de moi et je retrouvai mes esprits. Je me sentais sale, je n'y avais rien gagné. Cette putain m'avait tout pris : mon argent, mon A.D.N, mes esprits. Je la déteste, je la hais, je l'aime. Natacha, tu m'as ensorcelé et, naïf, je t'aime autant que tu me répugnes. Dorénavant, je ne viendrai que pour toi.

*Seadda** : Déesse de la tentation

Marie-Hélène Cigna

Histoire et civilisation

Cette simple fragilité

Pierrot, ta larme coule et sillonne ta joue noircie par une barbe de quelques jours. Des traînées de tristesse parcourent ton visage incertain, faisant de tes pleurs égarés des étrangers réfugiés aux coins de ta bouche muette. Les yeux grands ouverts, tu sembles toi aussi étranger dans une noirceur complète. Malgré la lame d'un néon tranchant la vulnérabilité de ton profil, ta peau blanc cassé s'efface dans la pénombre où tu te trouves. Ta lèvre inférieure frémit, presque imperceptiblement, mais je la vois. Tu trembles donc ? Est-ce le souffle de la solitude effleurant ta nuque qui te glace ainsi ? Telle une vieille amie, elle seule semble pouvoir t'approcher et de ses longs doigts caresser ton visage blême d'amertume. D'une main, tu te tiens le cœur, peut-être pour avoir la certitude d'être toujours vivant. De l'autre, tu t'arraches presque les cheveux, balayant au passage des mèches folles qui couvrent mécaniquement tes yeux si sombres. Mais tu te trompes : c'est une ombre qui voile ton regard. Le mal de cette douleur en toi paraît faire renaître tes anciennes blessures, cause de ton cœur qui se meurt alors que sa plainte n'est plus qu'une faible respiration. Joignant son murmure, de vieilles mélodies font écho à mes pensées ; les voix si pures de Simon et Garfunkel s'élèvent. Rien alors n'exprime davantage cette simple fragilité qui pourtant, si puissante, nous frappe en pleine poitrine. Rien, sauf toi. Telle une dernière plainte à la beauté de la vie, peut-être est-ce là ta musique funèbre... Pierrot, alors que le sang de tes plaies profondes coule goutte à goutte, parsemant tes cils d'une délicate rosée, est-ce la mort que tu attends patiemment ? Et moi, témoin muet de ta lente agonie, je te demande, sans un mot, si l'amour pourrait te guérir...

Nicolas Léveillé

Questions internationales

La Boche

J'étais assis dans l'autobus et mes pensées vagabondaient tandis que je me laissais balloter au rythme des bosses et des nids-de-poule en attendant d'arriver au terminus. J'avais rendez-vous. C'était une journée grise d'un hiver gris. Le bus s'arrêta à un coin de rue pour laisser monter des gens : des travailleurs comme tant d'autres, puis Elle.

Elle n'avait rien de bien extraordinaire, tout emmitouflée qu'elle était dans son manteau trop grand et pas très joli, un foulard coloré enroulé autour du cou. Elle n'avait rien d'extraordinaire, pourtant... Je la regardai. Elle vint pour s'asseoir, mais, ne trouvant pas de place, resta debout. Je l'observai, trop bête pour lui céder mon siège. Peut-être était-ce par gêne, peu importe. Elle avait un petit quelque chose de triste, de presque désespéré dans le regard. Cela me charma : j'ai toujours aimé les causes désespérées. D'autant plus en amour, car ce qui me plaît, c'est la passion, et le désespoir en est une source intarissable.

Un homme s'approcha d'elle et se mit à lui parler. Ils semblaient se connaître. Peut-être étaient-ils amants ? J'en fus d'autant plus ému : elle était inaccessible. Ils discutaient, comme ça. Elle lui parlait de l'allemand ; elle suivait des cours, je crois. « Cette session-ci, j'ai justement... » Ses lèvres remuaient délicieusement. Je les imaginai embrassant les miennes sans retenue ni gêne ; puis ce corps frêle, que je devinais d'une sensualité extrême, se fondant au mien dans une étreinte passionnée. Je l'adorais, je la voulais là ! Je rêvassai ainsi je ne sais combien de temps.

Rendu au terminus, j'étais bien décidé à l'aborder, malgré le gêneur. Je m'approchai d'elle, la démarche virile. À cet instant, une main me tapota l'épaule. Je m'arrêtai, hésitant. Puis je me retournai, embrassai ma blonde qui m'entraîna ailleurs.

Miriam Gagnier

Regards sur la personne

L'envers du décor

On m'a toujours dit que tomber en amour, c'est comme un chaud rayon de soleil qui nous transporte. Je dirais plutôt un très grand frisson partant du bout des orteils jusqu'à la racine des cheveux, inconfort qui reconforte. Les mains moites, le cœur battant... Tout cela causé par un regard.

On m'a toujours dit que tomber en amour, c'est comme monter au ciel. Ce fut une chute libre. Un gargouillement grandissant au fond de l'estomac, la perte de contrôle de mes sens, de mes gestes. Bafouiller ou seulement rester bouche bée, un dialogue rempli de paroles vides... Tout cela causé par un sourire.

On m'a toujours dit que tomber en amour m'éclairerait. J'ai posé le pied dans un nuage de brouillard. Chaque pas étant incertain, ne pas savoir où se poser. Vouloir s'abandonner tout en restant effrayée. Être virée à l'envers, vouloir chanter et hurler... Tout cela causé par un toucher.

On m'a toujours dit qu'en le rencontrant, je le saurais. Savoir quoi? Si c'est le bon. J'ai ressenti en le voyant la plus grande confusion jamais vécue. Plongée dans des souvenirs et projetée dans l'avenir. Vivre l'indépendance face à l'attachement, l'insécurité malgré la sincérité. Vouloir danser et m'effondrer... Tout cela causé par un baiser.

Benjamin Metcalfe

Technologie de l'architecture

Un café velouté

L'horloge venait tout juste de sonner midi et Jean accourait déjà vers le parc avoisinant, là où il passait tous ses midis. Il s'assit au même banc que d'habitude, sous l'érable, et sortit son sandwich au beurre d'arachide et confiture. Il prit une grosse bouchée dans son sandwich tout en ouvrant la section des sports du journal. À peine avait-il entamé sa lecture qu'un rayon de soleil traversa les branches touffues de l'arbre et l'aveugla momentanément. Il eut immédiatement le réflexe de détourner son regard et c'est à cet instant qu'il la vit. Elle se dirigeait tranquillement vers la boutique située devant le parc. Sa grâce et son élégance la distinguaient de toutes les autres femmes. Jean avait le souffle coupé et n'arrivait pas à la laisser du regard. Sans même s'en rendre compte, il avait déjà quitté son banc et avançait vers elle. Une sensation nouvelle, qu'il n'avait jamais ressentie, l'enveloppa. Jean était envoûté par cette étrangère. Il retrouva tous ses esprits devant la porte où elle s'était engouffrée. Sans réfléchir, il ouvrit la porte et se retrouva dans une boutique de décoration de maison. Il se faufila entre les rangées et l'aperçut finalement. Elle était là devant lui. Sa silhouette élancée, sa longue chevelure blonde et ses magnifiques yeux verts lui donnaient un air angélique. Ne sachant trop comment l'aborder, puisque, de toute sa vie, Jean n'avait fait que ce qu'on lui demandait et n'avait jamais goûté aux excès de l'amour, il se retira de quelques pas pour l'admirer discrètement. Après trois tours de boutique et une heure écoulée, elle opta pour deux lampions et se dirigea vers la caisse. Elle paya et sortit, toujours suivie par Jean. Il regarda sa montre. Il était un peu plus d'une heure et il devait retourner au boulot, mais la vue de cette femme l'empêcha de faire ce qu'il devait et il marcha plus rapidement pour la rejoindre. Même si durant ses vingt ans à l'emploi de *Joe et Mark*, il n'avait jamais manqué une journée ou même eu un petit retard, il décida de ne pas y retourner. La femme regarda sa montre et accéléra le pas. Il était près de treize heures trente et elle entra dans un petit café. Jean, qui avait repris confiance en ses moyens, se dit qu'un tel endroit était la place idéale pour lui parler. Il prit la table en diagonale de la sienne et commanda une boisson. Sans perdre un instant, Jean se leva, se faufila entre deux tables et la regarda sans dévier les yeux. Il arriva à trois pas d'elle, puis deux et finalement un. Il ouvrit la bouche pour lui dire bonjour et, en un éclair, un homme vint prendre place aux côtés de la femme et l'embrassa. Jean, ébranlé, continua de marcher en direction des toilettes cette fois. Un café velouté arriva à une table, mais ne fut jamais bu.

David Bourbonnais

Technologie de maintenance industrielle

Service à la chambre

Sous l'effet saisissant de l'eau fraîche qui coulait le long de mon dos, je revoyais les pentes majestueuses que j'avais dévalées la veille. La seule pensée d'être au pied de l'une des plus belles montagnes du pays suffisait à m'emplir de joie. Ce matin-là, rien n'aurait pu me préparer à ce qui m'attendait...

Alors que je m'enroulais dans une serviette, je bondis en entendant quelqu'un qui frappait à la porte de ma chambre. Décidément, il était impensable que ma belle-mère s'abstienne de venir me déranger par un aussi beau début de journée. En prenant soin de prendre mon temps, j'allai ouvrir à cette indésirable. C'est alors que je fus frappé de plein fouet par une surprise inespérée. Une jeune femme de chambre d'allure très séduisante se tenait devant moi, avec un drôle de sourire aux lèvres. Je réalisai seulement plusieurs secondes plus tard que j'avais l'air assez idiot, étant pratiquement nu devant une aussi belle demoiselle. L'air gêné, elle me demanda si je préférais qu'elle repasse en après-midi pour effectuer son travail, mais j'insistai pour qu'elle reste en m'excusant de cet accueil exhibitionniste. Rarement j'avais vu des yeux si miroitants, comme si je pouvais y plonger et en avaler quelques tasses. Cette visite impromptue était réellement le comble du bonheur. Au moment où elle entra, je fus pris par un incontrôlable sentiment de culpabilité. J'avais laissé ma chambre dans un tel état qu'on aurait cru que j'avais labouré le plancher. En la voyant s'attaquer au désordre, je remarquai qu'il y avait dans ses mouvements une fluidité machinale : elle devait être fort habituée à faire le ménage. Pris d'un élan du cœur, je pensai qu'il était de mon devoir de briser sa monotonie en lui offrant un quelconque échappatoire. J'hésitai longuement à lui adresser la parole, car sa présence, bien qu'elle fût très agréable, me gênait au plus haut point. Elle se tourna un instant vers moi et j'aperçus sur son visage un sourire qui ne mentait pas. Habillé cette fois, je m'approchai d'elle avec un air jovial, et un café dans chaque main.

Fanny Pichardo

Technique d'éducation spécialisée

L'ascenseur

Il est huit heures moins cinq. C'est la faute de ce serpenteaire si je suis encore ici. Mère de vinaigre ! Les gardiens vont m'emprisonner dans ces murs esthétiquement horribles. « Au diable ! » Je me fous de ce rapport. J'enfile mes bottines et je pars.

Soudain, j'entends des pas qui résonnent au loin. J'appuie une vingtaine de fois sur le poussoir, mais le vieil ascenseur n'arrive pas. Finalement, j'entre en vitesse et, tout à coup, un bras apparaît entre la porte et le cadre et empêche cette boîte métallique de descendre. C'est elle, la serpenteaire !

« Ah ! C'est vous ! Bonsoir monsieur de Montaigne.

— Bonsoir serp... Séverine, lui dis-je. »

Le tas de ferraille ferme ses portes. Par malheur on appuie tous les deux sur le même bouton.

« Désolée ! Vous ai-je fait mal ? demande-t-elle.

— Ce n'est rien, mademoiselle. »

Sapristi ! Elle m'a enfoncé son ongle dans la main et je l'ai ressenti jusqu'au petit orteil. On descend un étage et la machine arrête d'un coup brusque. Ah non ! Pas ça ! Pas ici ! Et pas avec elle ! De grâce, épargnez-moi ce cauchemar. Bien sûr, tous ces mots circulent dans ma boîte de rangement. En vérité, le silence règne : pas un mot n'est prononcé. Je ne veux pas la regarder. Elle est tellement laide avec ses lunettes à l'ancienne et sa toque de tous les jours. Il me paraît même qu'elle a des traits masculins. Quelle horreur ! Je me demande si elle me trouve antisocial comme les autres le disent.

« Il fait chaud ! » dit-elle. Elle enlève son veston, ses lunettes et défait sa coiffure. Intéressant, je n'avais jamais remarqué ce petit miroir en haut au plafond. Hé là ! Où est passé la serpenteaire, mais quelle paire de sei...gneur, bonté ! je sens que quelque chose monte. Pénicilline ! J'ai besoin de sucre. Je perds l'équilibre, Séverine m'aperçoit et vient à ma rescousse.

« Gabriel ! Est-ce que ça va ? Venez, appuyez-vous sur le bord, je vous tiens. » La regardant silencieusement, je la prends par la taille et la serre contre moi. Elle me regarde, on se regarde. Sans dire un mot, je m'empare de ses lèvres pulpeuses, qui attendaient qu'on les embrasse. Ce délicieux moment ne dura que quelques secondes. La porte s'ouvre, on sort.

« M'accompagnerais-tu prendre un verre ?

— Si vous m'attendez..., répond-elle, après ma prestation chez Adonis... » Impossible ! J'avais un petit doute à cause de son physique, mais là, Adonis, c'est le nom qui m'enlève complètement le voile des yeux. J'en suis sûr, c'est un bar d'hommes immoraux qui dansent et pas précisément tout habillés. Je venais de réaliser que c'était un homme !

Maxime Hébert

Graphisme

L'inattendue

C'est un peu comme si nous quittions notre corps vers un endroit où la conscience du temps disparaît totalement. J'ai eu la chance de ressentir, un jour, un pareil sentiment, et encore le mot est faible ; je devrais plutôt dire ce météore qui m'a frappé en plein cœur et qui m'y a laissé un cratère si profond que j'en garderai trace jusqu'à ce que mon cœur ne soit plus que tas de pourriture. Voilà le début de l'histoire. Je n'étais pas vraiment enthousiaste à l'idée de rencontrer quelqu'un dont je n'avais jamais entendu parler, compte tenu du fait que je commençais déjà à voir quelqu'un d'autre. Mais bon, pour faire plaisir, je me suis dit : « Passons une petite soirée amicale et restons-en là ». Je ne me doutais absolument pas à ce moment-là que cette soirée changerait ma vie à jamais. Nous avons convenu d'écouter quelques films chez moi un vendredi à huit heures. Elle arriva quelques minutes en retard (ça commençait bien !). Au son de la sonnette, je me suis dirigé vers la porte. C'est à ce moment que tout bascula. Lorsque je vis son visage par la fenêtre de la porte, je crus mourir, et me retrouver non pas en enfer, mais quelque part que je ne saurais décrire. Un endroit si beau et apaisant que le paradis en comparaison me paraissait être comme un *bad trip* sur l'acide pendant un spectacle de Marilyn Manson. Jamais je n'avais vu pareille splendeur. J'aurais pu rester dans le vestibule à la contempler jusqu'à ma mort, seulement elle m'aurait trouvé plutôt étrange de la laisser attendre devant la porte. Je lui ouvris donc. Nos regards se croisèrent pour la première fois. Je sentis son doux parfum telle une étreinte autour de mon cœur. Ni elle ni moi n'avions encore prononcé un mot, une salutation. C'est à ce moment que je me rendis compte qu'elle était dans le même état d'esprit que moi : en totale admiration. Sans jamais quitter son regard, je lui pris la main et la guidai vers ma chambre. Nous nous sommes installés sur le divan, où nous passâmes la soirée entière, sans jamais dire un mot, à nous rapprocher petit à petit, jusqu'au moment où, le souffle coupé, nos lèvres se sont rencontrées.

Marie-Ève Lecours
Regards sur la personne

Le Pied

Depuis deux ans, je travaillais comme vendeur dans une petite boutique de chaussures du le plateau Mont-Royal. Toujours les mêmes clients, toujours la même routine. De 8 h à 17 h, j'étais « le maître du pied ». Les dames que je servais étaient, semble-t-il, satisfaites de mes conseils, et j'en étais très flatté. Il faut l'avouer, j'étais fou des pieds.

Un lundi matin, une dame rousse, trop grande, trop maigre, s'était dirigée vers moi, me suppliant de la servir. « Une chaussure à bon marché », m'avait-elle demandé. Je me renseignai sur la pointure qu'elle chaussait, puis je lui apportai une sandale à son goût. Elle s'assit, puis je me penchai vers elle. Elle tira sa longue jupe violette vers sa cuisse pour me laisser lui retirer sa botte. Puis je vis son pied, quel pied ! Un long corps mince aux courbes sensuelles. Un parfum, quel parfum ! Une eau de rose, un nectar fruité, un délice. J'ai senti à cet instant l'emprise d'un charme fou, d'une drogue dont on devient dépendant, et qui m'entraîna à jamais dans une sorte d'euphorie.

Pendant des semaines, le pied me hanta. Personne ne m'avait enivré de cette façon. J'en étais tombé amoureux. Reverrais-je cette femme un jour ? Pourrais-je caresser son membre charnel, le baiser ? J'avais perdu espoir. Puis, un samedi midi, m'en allant à la boutique, je me laissai guider par le doux parfum du printemps. Je m'arrêtai derrière une limousine stoppée devant l'église sur le Chemin de la Côte-des-Neiges. Un mariage ! La lunette de la voiture laissait voir l'étoffe blanche d'une robe de mariée. La porte de droite s'ouvrit. Je vis l'ombre d'un pied se déposer au sol. C'était Lui. Le pied. Anéanti, je n'avais maintenant plus d'espoir.

